

biade. Quelque amoureux que puisse être Thrasyllé, & quelque envie que vous puissiez avoir de vous en souvenir, il ne se peut point que la vivacité de mes transports ne vous le fasse pas oublier.



L E T T R E C X X X I X.

N È M È E A A L C I B I A D E.

DEUX raisons qui, dans le tems, me parurent d'une égale force, m'engagerent à vous confier l'amour extrême que j'avois, ou que, pour parler comme vous, je croyois avoir pour Thrasyllé. La première des deux fut la sorte de scrupule que je me fis de former sans vous le dire, une liaison qui, nécessairement, devoit m'enlever à vos desirs: l'autre, fut l'espoir que vous respecteriez mon sentiment, & que vous ne seriez point blessé que je ne voulusse plus ni amuser vos loisirs, ni être l'objet de votre caprice. Je me suis trompée; mais vous ne vous abusez pas moins lorsque vous croyez que, le cœur plein d'un autre, j'aurai la bassesse de voler dans

vos bras, & d'y oublier ma tendresse & mes sermens. Il est vrai qu'ayant été jusques à Thrasyllé, mon goût dominant, mes engagemens avec d'autres n'ont pas empêché que je ne fusse à vous toutes les fois que vous l'avez désiré: mais ces engagemens, qu'étoit-ce que de passageres fantaisies dont, même pendant qu'elles m'occupaient le plus, je sentoie toute la foiblesse? Que me donnoit-on? que donnois-je à mon tour? Pourquoi me serois-je enchaînée quand je n'enchaînois pas? A quoi bon, enfin, me serois-je piquée d'une délicatesse que mon cœur ne me prescrivait pas, & que la vanité seule rendoit nécessaire à ceux qui auroient désiré que j'en fusse plus susceptible? Les tems sont bien changés! *Je crois, dites-vous avec votre légèreté ordinaire, que j'aime Thrasyllé; & comme il y a déjà quinze jours que je me fais cette illusion, je devois en être désabusée.* Quoique je ne me rappelle pas d'avoir eu jamais de si fortes fantaisies, il est possible que ce n'en soit qu'une; peut-être, même, n'est-ce qu'une erreur de mon imagination; mais, en supposant ce dernier cas, vous éprouverez qu'un sentiment qu'on se croit, produit sur le cœur le même effet

que le sentiment qu'on a, puisque je ne ferai sûrement qu'à Thrazylle. Je vous connois trop bien pour douter que cette détermination absolue de ma part, ne vous déplaise, d'autant plus que quand vous me croiriez pour lui la plus violente passion, vous ne vous en flattez pas moins d'en triompher. Ne suivez point, je vous en conjure, de si injustes mouvemens. Vous, qui m'estimez si peu, & me le prouvez si bien, pourriez-vous faire de moi assez de cas pour que ma tendresse pour un autre, pût vous humilier ? Je ne mérite pas tant d'honneur ; & si vous vous rappelez, non ce que je suis, mais ce que vous me croyez, vous rougirez d'avoir un seul instant imaginé que je valusse la peine d'être regrettée. Je ne parlerai pas de votre lettre à Thrazylle : il a trop de peine à ne vous pas sçavoir le plus mauvais gré du monde de m'avoir plu, même dans le tems où il songeoit le moins à me plaire, pour qu'il pût vous pardonner de vous arroger encore des droits sur une femme qu'il aime avec la plus inconcevable fureur. Je le connois : tendre, jaloux, impétueux, il seroit, peut-être, plus blessé des desirs dont vous voulez bien encore m'honorer,

rer, qu'il ne seroit flatté du refus que je vous fais de les satisfaire. Quoiqu'il me fut nécessaire au de-là de toute expression qu'il sçût à quel point il m'est cher, j'aime encore mieux qu'il l'ignore à jamais, que de ne le lui apprendre qu'aux dépens de votre union. Je suis si sûre, d'ailleurs, de lui donner beaucoup d'autres preuves de la vérité de mon sentiment, que j'en puis plus aisément me passer qu'il sçache que je lui aurai donnée celle-là. Si, cependant, vous persistez à vouloir que j'aie ce soir souper au céramique, je suis prête à m'y rendre, pourvu que vous consentiez qu'il y accompagne mes pas. Ce n'est point que je n'y fusse aussi bien défendue contre vous par son idée seule, que je le serois par sa présence ; mais il ne compte pas encore assez sur moi pour qu'il pût croire qu'en soupant tête-à-tête avec vous, je n'eusse pas, au moins, couru de fort grands ritques : & puisque vous connoissez ma façon de penser pour lui, il est inutile que je vous dise combien je dois ménager son opinion. Adieu, mon cher Alcibiade, soyez persuadé que vous êtes ce qu'après lui, j'aime le mieux ; & daignez ne vous point offenser de n'avoir plus que la se-

conde place dans un cœur où vous avez toujours paru vous soucier si peu de remplir la première.



L E T T R E C X L.

ALCIBIADE A THRAZYLLÉ.

L n'y a pas assez long-tems que Némée vous tourne la tête pour que vous ayez pu oublier avec combien de fermeté je soutins l'aveu qu'elle me fit du goût que vous commenciez à lui inspirer. Accoutumé comme je le suis à n'avoir point de plaisirs que je ne partage avec mes amis, ç'auroit effectivement été à moi une bien grande inconvénience que de me bleffer de ce dont je l'aurois sollicitée moi-même, si vous m'eussiez confié, vous, l'impression qu'elle faisoit sur vos sens, elle, la disposition où elle étoit à votre égard. Comme je desirois même assez qu'elle fût punie de s'être livrée à ce caprice, sans avoir daigné me faire sur cela la plus simple politesse, j'aimois mieux que ce fût vous que quelque autre de mes amis que ce pût être, qu'il eût

pour objet, parce que j'étois sûr de n'en pas avoir qui pût plus que vous la faire repentir de son infidélité. Ce n'est donc point de la chose en elle-même, mais de ses suites que je me plains: c'est de vous, dis-je, qui ne respectant pas comme moi les loix de l'amitié, défendez à Némée de se prêter à mes desirs. Me suis-je, encore une fois, offensé des vôtres lorsque je pouvois, & sans injustice peut-être, me plaindre de la façon légère dont, relativement à moi, vous en aviez usé dans cette occasion? Vous chercherez, sans doute, à affoiblir cette perfidie par le peu de prix que l'on sçait que j'attache à ces sortes de choses; mais moins par cette raison même, & l'union singulière qui dès nos plus tendres années regne entre nous, vous aviez à craindre que je refusasse de partager Némée avec vous, plus vous avez à vous reprocher d'avoir mieux aimé la tenir de sa fantaisie, que de ce même sentiment qui l'auroit mise avec tant de plaisir entre vos bras. Je veux encore, comme vous le prétendez, que rien n'ait été plus subit, & par conséquent, moins prévu que le mouvement qui vous a entraînés l'un vers l'autre, pensez-vous que,

pour être un peu moins coupable, vous ne m'avez donné à aucun égard sujet de me plaindre de vous? Quant à moi, je crois avoir beaucoup de choses à vous reprocher. Némée à qui je viens d'écrire que je l'attendois ce soir au céramique, m'a refusé de s'y rendre, à moins que vous ne fussiez de ce souper; & mon intention étoit que vous n'en fussiez pas. S'il se peut que, pour me manquer si formellement, elle n'ait consulté que sa frénésie pour vous, il est plus probable encore que, né comme vous l'êtes, le plus vain, & en partant de là, nécessairement le plus jaloux de tous les hommes, vous avez exigé d'elle un sacrifice que vous n'auriez jamais dû lui prescrire. Elle m'a écrit pour tâcher de justifier ses refus, une fort belle lettre de sentiment; mais j'ai trop de peine à croire le sentiment où naturellement il doit être, pour le croire où il n'est pas naturel qu'il soit, & s'il est vrai que ce ne soit pas vous qui lui ayez dicté cette lettre, je ne puis, du moins, douter que vous ne l'avez fort approuvée: car je ne serois point du tout étonné que, tout ridicule que cela seroit, elle vous eût, comme elle s'en vante, inspiré la plus violente passion. En vérité! je le

voudrois: quand je desirerois le plus vivement du monde de me venger, tant de son inconstance, que du peu d'égards que vous avez eus pour moi, se pourroit-il que j'imaginasse contre vous rien d'aussi cruel que le tour que vous vous jouez à vous-même par un amour si singulièrement placé, & qui, en même tems, pût mieux la punir? Que Socrate va trouver dans une si belle passion de sagesse & de dignité! Quel honneur, enfin, ne va-t-elle pas vous faire dans tout Athenes! Livrez-vous y donc tout entier, mon cher Thrazylle, je vous en conjure: un goût modéré déshonoreroit à la fois, & votre cœur, & Némée même; & je vous avoue qu'en mon particulier, je serois désespéré que vous ne fussiez d'elle, que le même cas que moi. Vous craignez, sans doute, en ce moment, que je ne termine cette lettre par vous prier de m'accorder ce qu'en pareille occurrence je n'ai jamais, non-seulement refusé aux desirs de mes amis, mais que je leur ai quelquefois offert; & vous cherchez déjà en vous-même les moyens d'é luder une si fâcheuse requête; mais si cette crainte vous occupe, j'ose vous dire que vous ne me rendez pas justice. Alcibiade ne se

pardonneroit pas de ne devoir qu'à la complaisance de Thrasyll le bonheur de posséder Némée; & il sçait d'ailleurs trop bien mettre aux choses le prix qu'elles ont, pour vouloir faire le supplice d'un ami, de ce qui le rendroit, lui si médiocrement heureux.



L E T T R E C X L I.

L E M Ê M E A D I O D O T E.

NOUS venons de perdre tout à la fois une très-bonne place & un excellent citoyen : Thucydide & Amphipolis. Brasidas qui, à une très-grande expérience dans la guerre, joint plus de vues que n'en ont communément les Lacédémoniens, n'a pas plutôt été nommé général de leurs troupes, qu'il a senti combien ses prédécesseurs dans ce poste avoient eu de tort de négliger la conquête de cette ville. Pour mieux nous aveugler sur ses projets, il a commencé par se porter ailleurs, & notre conseil, accoutumé à ne rien craindre de ce côté-là, par son imprudente sécurité, a l'on ne peut pas

mieux secondé les desseins de Brasidas. Moi seul j'en avois quelques soupçons; mais comme ils étoient plus fondés sur mon estime pour lui, que sur ses propres démarches, nos sénateurs, & surtout le prévoyant Cléon, lorsque je les leur ai communiqués, les ont sans aucun ménagement traités de chimères.

» Je veux, ai-je répondu, que, com-
 » me vous le croyez, Brasidas ne pense
 » point à Amphipolis : je conviens en-
 » core avec vous qu'il ne paroît pas
 » y songer, que même ses opérations
 » actuelles semblent annoncer des pro-
 » jets diamétralement opposés au pro-
 » jet que je lui suppose. Ce que je
 » vous prie seulement d'examiner,
 » c'est d'abord, s'il ressemble aux gé-
 » néraux qui l'ont précédé; seconde-
 » ment, s'il est de l'intérêt de Sparte
 » de nous laisser en possession d'une
 » ville qui couvre le pays d'où nous
 » tirons la plus grande partie de nos
 » bois de construction, qui nous pro-
 » duit, d'ailleurs, de très grands reve-
 » nus, nous ouvre la Thrace entière,
 » & nous rend de ce côté-là si res-
 » pectables à nos ennemis. Sparte, il
 » est vrai, par un aveuglement que

» j'ai peine à concevoir, n'a pas jus-
 » ques ici tenté de nous l'enlever ;
 » mais de ce qu'elle ne l'a pas fait,
 » est-il bien raisonnable à nous de con-
 » clure qu'elle ne le fera jamais ? Si,
 » comme il me semble, il est prouvé
 » que ce fût la perte la plus confidé-
 » rable que nous puissions faire, pour-
 » quoi, par une confiance fort dépla-
 » cée, pour ne rien dire de plus, nous
 » exposer à la voir passer sous son
 » pouvoir ? Mais, dit-on, comme si
 » l'on croyoit dire quelque chose,
 » *Euclès y commande, & les Athéniens*
 » *y sont incontestablement les plus forts.*
 » Je réponds, moi, à cette raison qu'on
 » nous offre de nous rassurer que tout
 » ce qu'elle a de réel, c'est qu'Euclès
 » commande dans Amphipolis ; mais
 » j'y ajoute que je n'en crois cette pla-
 » ce que moins en sûreté. Quant à ce
 » que l'on avance comme incontestable,
 » c'est-à-dire, que nous y sommes
 » les plus forts, j'ose assurer que rien
 » n'est plus faux, à moins cependant
 » que l'on ne pousse l'aveuglement
 » jusques au point de mettre au nom-
 » bre des défenseurs de cette ville
 » ces Edoniens, ces Argyliens, peu-
 » ples de tout tems nos ennemis, qu'a-

» vec une imprudence sans égale on
 » a laissé s'y établir, & qui s'y sont
 » tellement multipliés qu'ils compo-
 » sent au moins les deux tiers de ses
 » habitans. Je ne crains pas d'ajouter
 » que ce brave, ce vigilant, ce grand
 » Euclès à qui, pourtant, nous ne
 » connoissons encore d'autre mérite
 » que d'être ami de Cléon, a poussé
 » la négligence jusques au point d'ad-
 » mettre comme citoyens dans son
 » conseil, ces mêmes étrangers qu'il
 » ne pouvoit trop regarder comme en-
 » nemis, & de leur confier la garde
 » des portes ; que de plus, le petit
 » nombre d'Athéniens qu'on y voit,
 » sont si mal armés, qu'il leur est éga-
 » lement impossible de s'opposer à la
 » mauvaise volonté de ceux qui y ha-
 » bitent avec eux, & de repousser Bra-
 » sidas, s'il s'en approche. Je soutiens
 » donc encore, quoi qu'en puisse dire
 » Cléon, que nous ne pouvons trop
 » tôt y envoyer des troupes sur les-
 » quelles nous puissions compter, avec
 » un général, moins estimé peut-être,
 » de cet illustre capitaine, que ne
 » l'est Euclès, mais qui sera sans doute,
 » plus respecté de Brasidas.

Mon avis eut beau être appuyé des

plus sensés du conseil, Cléon, & sa cabale, plus accrédités que nous, l'emportèrent. Il fut donc décidé, parce qu'ils le vouloient ainsi, qu'il n'étoit pas vrai que Brasidas songeât à Amphipolis. L'on ajouta cependant à cette décision, qu'en cas qu'il eût des vues sur cette place. Thucydide qui en étoit fort près, & avoir sous ses ordres sept vaisseaux bien armés, suffisoit pour la défendre.

Sur cette sage délibération, & avec de si puissans motifs de se rassurer, on est donc resté fort tranquille. Mais, dans le tems même qu'on decidoit à Athenes, qu'il ne se pouvoit pas que Brasidas en voulût à Amphipolis, ce général qui y avoit des intelligences, arriva sur le soir, & sans qu'on eût de sa marche le plus léger soupçon, à Argylie, dont les habitans le reçoivent à bras ouvert, & se joignent à ses troupes. Brasidas qui craignoit avec raison que, s'il laissoit à ceux d'Amphipolis le tems d'apprendre sa venue, ils ne trouvaient le moyen de faire échouer ses projets, ne resta à Argylie que le tems nécessaire pour faire reposer ses soldats; & par une nuit que sa profonde obscurité, & une tem-

pête qui s'étoit élevée, rendoient très-propre à une surprise, s'avança vers la ville. Il sçavoit que le pont n'en étoit pas fortifié; mais comme il n'avoit pas de nous assez mauvaise opinion pour croire que nous eussions laissé sans être gardé, un passage de cette importance, il n'étoit pas sans importance pour le succès de son dessein. La fienné étoit même d'autant mieux fondée que, le Strymon n'étant gueable ni au dessus, ni au dessous, & lui n'ayant ni ne pouvant ramasser de bateaux de transport, pour peu que ce pont fût défendu, il falloit, de toute nécessité, qu'il retournât sur ses pas, & avec la sorte de honte qui, quoiqu'injustement, accompagne toujours un projet manqué. Mais notre prévoyance n'avoit pas été jusques-là: ce pont, sans être tout-à-fait sans défenseurs, n'étoit gardé que par fort peu de soldats qui, encore presque tous étrangers, parurent, à la mollesse de leur résistance, avoir été placés là plutôt pour favoriser l'entreprise de Brasidas, que pour s'y opposer. Ce général a même dit depuis, que loin de l'attendre, à peine avoit-il paru, que tous avoient pris la fuite; & je crois qu'on doit plus de foi à sa

relation qu'à la leur, qui dit positivement le contraire. Le bruit de son arrivée avoit cependant été porté dans la ville par quelques personnes qui l'avoient rencontré à Bromisque. Sur ce rapport les Athéniens sçachant que Thucydide étoit à Thâse avec ses forces, avoient promptement député vers lui pour qu'il vînt les secourir. Que faisoit-il là ? c'est ce que j'ignore. Thâse n'est, il est vrai, qu'à une demi-journée d'Amphipolis ; mais, dans cette conjoncture, c'étoit en être beaucoup trop loin ; & l'événement le prouva. Quoique, malgré le puissant parti qu'il avoit dans la ville, Brasidas n'eût pas trouvé à y être admis, toute la facilité qu'il avoit espérée ; que, peu sûr d'emporter la place, il se fût retranché dans la négociation ; & qu'Euclès eût pu le plus facilement du monde la faire durer jusque à l'arrivée de Thucydide, ce brave commandant, pour mieux justifier sans doute l'estime de Cléon, avoit accepté les conditions que Brasidas lui avoit offertes, & lui avoit remis la place avec une promptitude dont ce Spartiate ne s'étoit pas flatté.

Thucydide qui, sur les premiers avis qu'il avoit reçus, avoit volé au secours d'Amphipolis, apprenant le soir à Éione,

que Brasidas en étoit le maître, ne crut pas devoir aller plus loin, & borna tous ses soins à nous conserver cette dernière place, dont il ne douta point que le Lacédémonien ne voulût aussi s'emparer. Il fit donc toutes les dispositions nécessaires pour la bien défendre, & étoit même encore occupé à donner des ordres, lorsque l'ennemi descendant le fleuve sur des bateaux qu'il avoit trouvés à Amphipolis, vint attaquer la citadelle qui couvre Éione à l'embouchure du Strymon, & pour partager nos forces, insulta aussi la ville du côté de la terre. Mais Thucydide désespéré de ce qui venoit d'arriver, & dont il craignoit qu'on ne le rendit responsable, se porta par-tout avec tant de courage & de succès, que les Spartiates se virent enfin contraints d'abandonner leur entreprise. S'il avoit eu raison de craindre qu'on ne lui imputât la perte d'Amphipolis, il avoit eu tort de se flatter que la conservation d'Éione la lui feroit pardonner. A peine, en effet, la nouvelle de ce malheur a-t-elle été arrivée à Athenes, qu'on l'y a rappelé ; & que Cléon, qui ne le redoutoit pas moins qu'il ne le haïssoit, profitant pour le perdre, d'une si favorable circonf-

tance, l'a mis en justice. Thucydide trouvant cela d'autant plus injuste, qu'il n'avoit en aucune façon été chargé de veiller sur Amphipolis, a demandé pourquoi l'on osoit exiger de lui une prévoyance que personne n'avoit eue, & s'est défendu avec beaucoup de fermeté, mais sans succès. Cléon & sa faction avoient, par leurs clameurs, tellement aigri contre lui le peuple, déjà inconsolable de la perte que nous venions de faire, que malgré son innocence, ses efforts, & tout ce que ses amis ont tenté, il a subi le ban de l'ostracisme. En revanche, on a décerné des récompenses à Euclès; & je ne doute même pas que s'il eût eu le bon esprit de rendre à la première sommation la ville à Brasidas, on ne lui eût érigé une statue. Cléon & moi sommes donc fort satisfaits de l'exil de Thucydide, quoiqu'à cause de la vivacité dont j'ai paru agir pour lui, ce dernier ne m'en croie guere moins affligé que lui-même. Mais comme s'il étoit nécessaire à mes vues que je parusse le servir, il m'étoit beaucoup plus important de ne le servir pas; ma faction & moi nous sommes contents de crier contre l'injustice,

& l'avons laissé commettre: car je ne sçauois douter que si je m'étois véritablement intéressé pour lui, il n'eût été absous. Il ne m'offroit point, à la vérité, du côté de la guerre, un rival bien dangereux, mais la force de son éloquence, la gravité de ses mœurs, ses grandes richesses lui donnoient dans la ville une extrême considération. C'étoit d'ailleurs un homme de plus à ménager, difficile à conduire, que je n'aurois pas aveuglé sur mes vues, qui intérieurement haïssoit ce qu'il appelloit *mes dérèglements*, & qui auroit mis plus d'obstacles à mon élévation, qu'il n'y auroit contribué. Il va donc avoir le tems de continuer son histoire. S'il ne m'y donnoit que la place que je mérite par ce que j'ai fait pour lui, je n'aurois sans doute pas à me louer de la façon dont il y parleroit de moi; mais tout fin politique qu'il est, j'ai su bien sçu me cacher à ses yeux, & il croit m'avoir de si grandes obligations, que je ne puis que compter sur sa reconnaissance. Je l'entretiendrai sans peine dans cette idée. Les complimens ne sont point des services; mais souvent aux yeux des hommes, les services ont moins de valeur que les com-

plimens. J'ai même éprouvé plus d'une fois qu'ils sont beaucoup moins sensibles au bienfait qu'à la louange; & que pourvu qu'on ménage leur amour-propre, on peut sur quelque autre chose que ce soit, les désobliger impunément. Il m'en coûtera assurément beaucoup moins pour combler d'éloges Thucydide, qu'il ne m'en auroit coûté pour empêcher son exil. Je ne doute donc point qu'en gardant toujours avec lui les mêmes dehors, la bonne intelligence qui est entre nous ne se soutienne; & que de quelque véracité qu'il se pique, il n'oblige la postérité à penser de moi comme moi-même je lui auroi paru penser de lui.



L E T T R E CXLII.

N É M É E A A L C I B I A D E.

C'EST, suffoquée encore d'une scène cruelle où Thrasyllé m'a tourmentée au delà de toute expression, que je vous écris. Nous y avons tous deux épuisé, lui tout l'emportement, & toute la déraison imaginables, moi toute la modération, toute la crainte de déplaire, que

l'amour doit prescrire. Loin cependant que tant de douceur de ma part l'ait ramené, il a fini par me dire des choses si dures & si offensantes, qu'à mon tour la fureur m'a gagnée, & que je l'ai prié de ne me voir jamais. Il a répondu à cela, comme on répond lorsque l'on a de l'humeur & que la certitude que l'on plaît, donne l'audace de ne la pas contraindre; c'est à dire, qu'il est fort furieux, & en m'assurant que je le voyois pour la dernière fois de sa vie. Quelle est la cause d'une querelle si vive? c'est ce que j'ignore; & lui-même qui l'a commencée, ne le sçait, sans doute, pas mieux que moi-même. Tout ce qu'au travers de tous les reproches dont il m'accabloit, & dont aucun ne m'a paru avoir d'objet déterminé, j'ai pu pénétrer, c'est qu'avec de la défiance sur le présent, le passé lui donne des inquiétudes fort vives que l'avenir ne soit pas pour lui tel que je lui promets. Son humeur sur ce que j'ai fait avant lui, me paroîtroit fondée, s'il l'eût ignoré, & qu'il ne fit que l'apprendre; mais ne le sçavoit-il pas quand il m'a jugée digne de sa tendresse? D'ailleurs, élevé dans vos maximes, c'est à dire,